

L'Héroïsme moderne de Camus:
une étude de trois femmes

A travers le néant de Meursault dans L'Etranger se dégage avec simplicité le portrait d'une mère. Cette dame d'une "soixantaine d'années,"¹ s'est vue confinée à la fin de sa vie par son fils dans un asile de vieillards. Là, au bout de trois ans, elle meurt.

Il nous semble qu'à la lumière de Meursault il est possible de faire des conjectures suivantes sur la dernière partie de l'existence de la mère.² Lors de son entrée à l'asile, elle a soudain la conscience d'une incompatibilité entre deux éléments qu'elle n'arrive pas à comprendre: son fils est le seul lien qui la relie au monde extérieur, "son seul soutien" (E:9) et voilà que, faute de moyens disponibles, il la met dans un asile de vieillards qui est, littéralement, une prison d'où l'on ne peut s'échapper. Elle, qui justement n'a que quelques années à vivre, éprouve par-dessus tout pour lui une immense affection. Evidemment, celle-ci ne se démontre guère; elle se manifeste seulement dans le silence du regard ("... maman passait son temps à me suivre des yeux en silence," E:10). L'émouvante tendresse d'une mère pour son fils se passe de mots; ce "silence," ce regard qui épie le moindre geste de son cher fils en dit bien long.

Devant cette injustice qui la dépasse et qui montre en même temps combien sa vie est insignifiante, elle n'a pas d'autres moyens que de s'y résigner. Mais, peu à peu, nous avons l'impression qu'elle s'est habituée à sa nouvelle vie; elle a même accepté un "fiancé," M. Thomas Pérez (E:22). Or ce dernier est loin d'être un Adonis, une vraie loque humaine qui est prête aussi à réjoindre ses ancêtres.

Ceci nous suggère que la mère de Meursault a refusé d'être obsédée et paralysée par les limites imposées à son existence. Elle a confronté les con-

fins étroits de son cadre et cette confrontation se termine dans l'acceptation lucide de son destin. En d'autres termes, elle a choisi le cadre de sa prison pour continuer à vivre. Elle n'attend plus Godot ou aucune autre force de secours. Renonçant à toute illusion, elle cherche un mode de vie approprié à sa situation. Elle est consciente que dans un monde qui lui est incompréhensible, la seule dignité est de vivre dans le présent et de venir à termes avec son milieu. Sa dignité est de recevoir avec sérénité l'injustice du destin. Au lieu de se lamenter, elle trouve le bonheur dans ce qu'elle est: un être mortel qui accepte les limites de son existence d'autant plus que l'imminence de la mort et la beauté indestructible de la nature l'invitent à jouir de l'instant présent au degré le plus intense:

[Le directeur] m'a dit que souvent ma mère et M. Pérez allaient se promener le soir jusqu'au village accompagnés d'une infirmière. Je regardais la campagne autour de moi. A travers les lignes des cyprès qui menaient aux collines près du ciel, cette terre rousse et verte, ces maisons rares et bien dessinées, je comprenais maman. Le soir dans ce pays devait être comme une trêve mélancolique. (E:25)

Ce passage complète ou résume plus ou moins celui où Meursault, dans la solitude de sa cellule, face à la mort, en toute lucidité, a la conscience de ce que sa mère a essayé d'entreprendre:

Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie, elle avait pris un "fiancé," pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas, aussi autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman

devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. (E:178)

L'insistance sur le verbe "comprendre" nous montre à quel point la mère a décidé de faire corps à la vie: c'est de jouir des plaisirs terrestres et de savourer les richesses de la vie quotidienne. Le "soir" est évoqué avec persistance comme une "trêve mélancolique" car c'est l'heure où, devant la beauté du moment, elle découvre la matérialité sensuelle du monde et se réconcilie avec son destin.

Par cette affirmation de vivre et de revivre dans les limites de son cadre, alors que le souffle de la mort est proche, par ce refus de capituler devant le coup injuste du sort, par cet engagement à une forme de bonheur terrestre, la mère de Meursault nous rappelle à bien des égards Sisyphe. Celui-ci, à cause de son attachement à la terre et de sa passion pour la vie, entre autres, est condamné par les dieux à rouler sans relâche un rocher jusqu'au sommet de la montagne d'où, inévitablement, il va retomber. A première vue, sa condition est sans espoir. Mais nullement découragé par cette perspective, Sisyphe maintient au contraire une conscience aiguë de l'actualité grinçante qui le confronte. Il n'abdique jamais la lutte. Dans sa persistance à ne pas laisser le rocher en bas de la montagne, il reste fidèle à lui-même, à cette dignité de l'être qui ne veut pas trahir la nature humaine. Cette conscience le libère de la servitude et lui donne la grandeur tragique du "héros" qui accepte lucidement son destin.

De ces rapports entre Sisyphe et la mère, nous avons le droit de dire ce qu'exprime Camus dans La Mythe de Sisyphe: "la sagesse antique rejoint l'héroïsme moderne."³ En somme, la mère représente une forme d'héroïsme. Cependant, Sisyphe reste un personnage de légende; il n'a pas à confronter son monde, alors qu'avec la mère nous avons l'impression qu'elle doit passer par trois phases:

1) de l'inconscience de son train-train de vie à la conscience d'une "absurdité" (S:48).

2) de la conscience de cette "absurdité" à la révolte (confrontation) de son monde.

3) de la révolte de son monde à la réintégration à la vie.

Plus explicitement, ces trois phases se retrouvent dans un autre personnage féminin: Janine, protagoniste de "La Femme adultère," une nouvelle de L'Exil et le royaume.⁴ Au cours d'un voyage d'affaires avec son mari dans le désert, en hiver, Janine a la conscience qu'elle est nouée à trois formes d'exil⁵:

a) exil physique: elle a la conscience du poids de son corps causé par l'âge ou par les ravages du temps ("Elle ne pouvait se baisser, en effet, sans étouffer un peu" et "Elle se tenait debout, pesante, les bras pendants, un peu voûtée, le froid montait le long de ses jambes lourdes. . ." F:13 et 22). L'emploi des termes "lourdes," "pesante," nous fait voir qu'elle n'est plus de la première jeunesse.

b) exil moral: elle se rend compte de la stérilité dans ses rapports avec son mari. Au bout de vingt-cinq ans de mariage, elle n'a jamais eu d'enfant; l'amour qu'elle a connu est un amour instinctif de bêtes qui cherchent dans l'acte sexuel l'assouvissement de leurs désirs. La phrase, "ils s'aimaient dans la nuit, sans se voir, à tâtons" (F:35), traduit le vide dans l'amour frénétique. Son mari n'a qu'un intérêt: gagner de l'argent.

c) exil existentiel: la stérilité et la solitude qu'elle découvre en elle lui font présager avec effroi une solitude plus grande encore, celle qu'elle trouvera dans la vieillesse et la mort. Elle sent le vent de la mort lui effleurer et sort de sa torpeur pour percevoir ce que c'était son anxiété jusqu'à maintenant: l'angoisse de mourir.

Tout autour d'elle, le désert froid et aride ne fait que rehausser ces trois formes d'exil. Paradoxalement que cela pourrait être, c'est justement dans le désert qu'elle arrive à trouver la réponse à son angoisse existentielle. A mesure qu'elle le con-

temple, elle est de plus en plus convaincue qu'elle y trouvera la fécondité qui lui manque:

Elle savait seulement que ce royaume, de tout le temps, lui avait été promis et que jamais, pourtant, il ne lui serait le sein, plus jamais, sinon à ce fugitif instant, peut-être. . . . Il lui sembla que le cours du monde venait alors de s'arrêter et que personne, à partir de cet instant, ne vieillirait plus ni ne mourait. En tous lieux, désormais, la vie était suspendue, sauf dans son coeur où, au même moment, quelqu'un pleurerait de peine et d'émerveillement. (F:32-33)

Ce passage nous montre que Janine est pleinement consciente de se trouver sur le seuil d'un royaume (royaume compris au sens de satisfaction, d'exaucement, de participation et de communion). C'est un moment où se conjuguent l'amour et le désespoir qu'accentuent encore la plénitude du beau et l'indifférence du ciel immobile à la présence humaine. C'est pourquoi nous sommes témoins de cette sortie mystérieuse qualifiée "d'adultère," où nous voyons cette femme animée d'une ardeur de vivre incroyable:

. . . elle oubliait le froid, le poids des êtres, la vie démente ou figée, la longue angoisse de vivre et de mourir. Après tant d'années où, fuyant devant la peur, elle s'arrêtait enfin. . . . Alors, avec une douceur insupportable, l'eau de la nuit commença d'emplir Janine, submergea le froid, monta peu à peu du centre obscur de son être et déborda en flots ininterrompus jusqu'à sa bouche pleine de gémissements. L'instant d'après, le ciel entier s'étendait au-dessus d'elle, renversée sur la terre froide. (F:40-41)

Nous assistons ici à une vraie "noce" de la femme à la nature. Pour la première fois, Janine s'abandonne à la nuit, au froid, dans une extase indescriptible. Elle s'est délivrée de son angoisse par une union avec le désert, union dont le bienfait l'a guérie momentanément de son malaise. Elle retrouve, pour ainsi dire, la paix de l'esprit et la libération tyrannique de son corps. Cette recrudescence à la vie que la stérilité du sable et la richesse du cadre extérieur lui font entrevoir donne à Janine cette certitude: il importe peu qu'elle meure ou souffre, s'il y a ces instants bénis. Au sein d'une société indifférente, sous un ciel muet, elle se découvre finalement heureuse.

Cependant, ces instants privilégiés de son escapade ne sont qu'éphémères. Ce qu'elle doit affronter maintenant, c'est sa vie. A part ce bref moment d'adultère avec la nuit, le ciel du désert, rien n'a été changé. Elle continuera son "exil" jusqu'à la fin avec son mari dont elle a besoin malgré tout ("elle s'accrochait à cette épaule avec une avidité inconsciente. . . . Elle aussi, après tout, avait besoin de lui," F:35-36). Mais cette fois elle entrevoit la perspective d'un royaume dans l'expérience qu'elle vient de subir. Elle doit maintenant "vivre" pour l'atteindre. Son exil, une fois entrevu, devient pour elle une passion, l'attitude d'un être obstiné qui veut maintenir sa raison lucide pour jouir de ce monde que son intelligence ne peut lui expliquer.

C'est donc un monde paradoxal auquel elle doit se vouer. Mais sa vie consistera à se passionner pour ces minutes précieuses où la vie toute entière est contenue dans le frémissement de l'eau sur la peau, dans la fraîcheur du vent, dans la douceur d'une caresse.

Cette disponibilité de vivre lui restitue sa grandeur et pourrait être de nouveau comparée à celle de Sisyphe dont l'idéal est de vivre lucidement et intensément le présent et la succession des présents. Cependant, cette fois, à travers le dévè-

loppement complexe de sa révolte, l'héroïne reflète le rythme de la vie moderne. Consciente de l'isolement de l'être, de son anonymité dans un milieu indifférent, elle se met à créer une nouvelle valeur dans l'univers. Ce trait accentue encore le côté moderne de l'héroïsme.

Les frustrations d'amour et la solitude morale de Janine ne la conduisent qu'à l'aspect symbolique de l'acte adultère. Chez d'autres, les mêmes conditions d'exil les conduisent non seulement à l'acte adultère véritable mais à une vraie vie de luxure, de perdition et de péché. Dans Requiem pour une nonne, pièce de théâtre adaptée par Camus d'une oeuvre de William Faulkner, Nancy Mannigoe, prostituée de couleur et ivrogne par surcroît, est condamnée à mort pour avoir tué l'enfant de Temple.⁶ Mais entre la sentence et l'exécution, le passé de Temple nous est révélé sous forme d'aveu. C'est justement son besoin d'amour qui est la cause de tout. D'abord Nancy est partie de plein gré à la recherche d'une "sensation forte" avec Gowan, qui "par lâcheté" ne s'est pas montré à la hauteur de la situation (R:839). Elle est ensuite enlevée et séquestrée dans un bordel par Popeye, un déséquilibré "sexuellement impuissant" (R:839) sous le regard de qui elle doit faire l'amour. Son emprisonnement dans cette maison de prostitution, toutefois, est moins physique que moral car, au sommet de sa confession, elle se décrit :

toujours enfermée, oui, isolée, à l'abri de tout, en sécurité au sein du péché et du plaisir, comme immergée dans une cloche à plongeur à vingt brasses sous la mer.
(R:872)

Elle admet, cependant, qu'elle peut facilement s'enfuir.

Mariée finalement avec Gowan, sa solitude morale continue toujours en dépit de huit ans de mariage, car son mari refuse de lui pardonner et de se pardonner.

D'où ce moyen de trouver la paix avec Peter: elle s'enfuit avec lui. Peter est le frère de l'homme avec qui elle faisait l'amour dans le bordel pour le plaisir de Popeye.

Temple est là, cependant, pour contester le paradoxe illustré par Nancy et pour mieux faire ressortir le personnage Nancy. "It is Nancy Mannigoe and not the Stevenses who caught Camus's imagination," dit Germaine Brée et c'est notre point de vue aussi.⁷ Nancy, dans sa prison, face à la mort, acquiert une remarquable lucidité. Elle confronte sa destinée et elle-même, et, paradoxalement, elle se rend compte plus intensément des valeurs de cette vie. C'est par amour qu'elle veut remettre Temple sur le droit chemin. Sa tentative désespérée pour le sauver du désastre prend la forme du meurtre du bébé. A travers sa volonté de sauver Temple des conséquences ultimes de "l'emprisonnement" de celle-ci, Nancy tue. Elle devient une vraie prisonnière elle-même et doit subir la mort. Sa prison représente en quelque sorte un couvent où elle rachète son crime et celui de Temple et sa mort, une expiation du double crime.

Nous assistons ici à une évolution significative dans le développement du "héros" camusien: la confrontation des injustices de la vie sous forme de sacrifice librement consenti. Nancy émerge donc comme héroïne. Sa conduite ne manque certainement pas de grandeur. Par son acceptation du verdict, elle force Temple à se confesser en présence de deux étrangers et de son mari. Sur le plan pratique, sa mort sert à réconcilier Temple à ce dernier. Sa position est bien résumée par son avocat, l'oncle de Temple: "Nancy n'a pas hésité à sacrifier une pièce du jeu pour sauver cela, à recourir au dernier moyen dont elle disposait, sa propre vie dégradée, et perdue" (R:902).

Les trois personnes que nous venons d'examiner sont toutes des personnes "moyennes," voire médiocres: une mère, la femme d'un commerçant et une ancienne prostituée. Pourtant elles incarnent l'héroïsme au sens qu'entend Camus parce qu'en dépit de leur univers

incohérent, elles comprennent ce qui leur arrive et elles acceptent avec lucidité leurs propres destins. Avec Janine et la mère, l'héroïsme est accentué sous forme d'amour de la vie, tandis qu'avec Nancy, c'est à travers la rédemption de l'être que se forge la grandeur.

TON THAT DONG-NAI
UNIVERSITY OF KANSAS

NOTES

¹ Albert Camus, L'Etranger (Paris: Gallimard, 1957), p. 39. Toutes les citations renvoient à cette édition et ci-après seront indiquées par la lettre E.

² Expérience de Meursault qui semble "indifférent" à tout. Ainsi, le fait de s'être séparé de sa mère en la mettant dans un asile de vieillards par pure nécessité matérielle lui est reproché comme une preuve d'indifférence. Or, cette indifférence, comme le lecteur s'en apercevra à la fin du livre, loin d'être une absence de sentiments est plutôt le masque qui recouvre et protège un coeur particulièrement sensible: Meursault a beaucoup d'affection pour sa mère (l'appellation de "maman," terme très affectueux, en est un exemple). Plus tard, condamné à mourir pour le meurtre involontaire d'un Arabe, c'est face à la mort qu'il prend pleinement conscience de sa situation. Pour lui, le bonheur réside dans l'acceptation lucide de son destin.

³ Albert Camus, Le Mythe de Sisyphe (Paris:

Gallimard, 1942), p. 165. Toutes les citations renvoient à cette édition et ci-après seront indiquées par la lettre S.

⁴ Albert Camus, "La Femme adultère," dans L'Exil et le royaume (Paris: Gallimard, 1957), pp. 9-41. Toutes les citations renvoient à cette édition et ci-après seront indiquées par la lettre F.

⁵ Exil signifie dans notre contexte un état d'esprit ou une émotion caractérisé par l'absence du bonheur, la solitude, l'hostilité du monde, etc.

⁶ Albert Camus, Requiem pour une nonne, dans Théâtre, Récits, Nouvelles, texte établi et annoté par Roger Quilliot (Paris: Gallimard, 1962), pp. 819-920. Toutes les citations renvoient à cette édition et ci-après seront indiquées par la lettre R.

⁷ Germaine Brée, Camus (New York: Harbinger, 1964), p. 164.